

Prologue

New York, 8^e Avenue, matin du 29 août 2008

Voilà, elle y était. La façade était imposante et masquait le soleil. La circulation était intense en cette heure de la matinée, et la chaleur commençait à grimper. Emma sentait déjà son chemisier coller à son dos, sous sa veste de tailleur, et il n'était que huit heures quarante du matin.

— Quelle idée d'avoir mis une veste par une température pareille ! maugréa-t-elle.

Mais ce n'était pas tous les jours que l'on pouvait rencontrer le responsable de la direction artistique du *New York Times*, M. Carl Walson. Cet homme autant craint que respecté, avait la cinquantaine et occupait ce poste depuis une quinzaine d'années environ. Il était réputé pour être difficile à convaincre et n'aimait pas donner leur chance aux jeunes talents. Voilà qui avait de quoi calmer les ambitions des centaines de dessinateurs fraîchement sortis chaque année de l'University of Art de la Grosse Pomme ou de tout autre établissement d'arts graphiques. En attendant de décrocher le poste de leurs rêves, ils devaient se contenter de petits boulots, passant de serveurs à illustrateurs pour des fanzines. Ou encore traînant leur book à de multiples entretiens, infructueux pour la majorité d'entre eux... Mais Emma voulait tenter le coup. Cela faisait maintenant plusieurs semaines qu'elle avait quitté la faculté. Après quinze jours de vacances passés auprès des siens à rassembler et

trier ses meilleurs croquis, elle avait bien l'intention de se faire connaître – ou du moins reconnaître – par ses pairs.

C'est pourquoi elle se tenait là, devant ce bâtiment imposant sur la 8^e Avenue. Elle leva la tête, et son regard s'attarda sur le nom du building : *The New York Times*. Son cœur se gonfla de bonheur d'un coup, ses yeux s'embruèrent.

Ces quatre mots représentaient l'aboutissement de tant d'années d'études, d'un nombre incalculable d'heures passées à croquer, dessiner, gommer, s'énerver lorsqu'elle n'arrivait pas au résultat souhaité. Sa joie, enfin, lorsqu'elle avait obtenu son diplôme à la fin de son cursus universitaire (dixième de sa promo, ce n'était pas rien). Et elle avait l'intention de batailler dur pour que tout ce travail soit récompensé.

La cacophonie ambiante de la rue la tira de ses rêveries. Les taxis klaxonnaient, les automobilistes s'invectivaient, les piétons slalomaient entre les véhicules bloqués. Sur le trottoir, les passants croisaient Emma, la frôlaient, la bousculaient pour certains, pressés qu'ils étaient de se rendre à leur bureau, se présenter à leur rendez-vous professionnel ou autre. Mais elle n'en avait cure : son rêve était peut-être en train de se réaliser...

Il lui restait une vingtaine de minutes avant son entretien (elle détestait être en retard et avait tendance à arriver systématiquement quinze à trente minutes à l'avance) ; elle avisa un vendeur de bagels et se dirigea vers lui. Son stand n'avait rien d'exceptionnel. Surmonté d'un grand parasol de couleur bleue, il était composé sur sa gauche d'une petite vitrine emplie de tout un assortiment de bagels aux parfums variés, quelques bretzels, différentes boissons ayant toutes un taux plus ou moins élevé en caféine et en sucre, ainsi que quelques rares bouteilles d'eau minérale, un distributeur de serviettes, de pailles, de vrai ou de faux sucre, et de bâtonnets en bois en guise de cuillères. Sur la droite du stand se trouvaient les bacs à friture où le vendeur plongeait régulièrement la pâte et vérifiait rapidement la cuisson entre deux clients. L'homme, âgé d'environ quarante-cinq ans, avait revêtu comme chaque jour son uniforme composé d'un grand tablier où l'on pouvait lire, imprimé en rouge sur fond blanc, LES MEILLEURS BAGELS

DE NEW YORK VOUS ATTENDENT ICI ! et d'un calot bleu posé de guingois sur le sommet de son crâne chauve.

La file d'attente faisant une dizaine de mètres (heure de pointe oblige), Emma prit son mal en patience en vérifiant pour la énième fois qu'elle avait son book ainsi que ses lettres de recommandation (de ses différents professeurs de l'université, ainsi que de certains amis influents de ses parents). Elle espérait que cela ferait suffisamment bonne impression auprès d'une maison d'édition ou de presse pour décrocher son premier emploi et ainsi lancer sa carrière.

Elle avait bien pensé rejoindre une agence de publicité. Certaines l'avaient d'ailleurs contactée, mais la perspective de faire des maquettes publicitaires pendant trente ans la décourageait d'avance. Emma souhaitait croquer la vie réelle, pas la société de consommation ; elle voulait représenter les gens dans leur vie de tous les jours (ou, pour être plus exacte, dans leurs mauvais jours) et c'est pourquoi elle avait envisagé de devenir dessinatrice spécialisée en matière judiciaire.

Plusieurs clients ayant été servis, la file d'attente avança de deux ou trois mètres. Emma suivit le mouvement, plus par réflexe que consciemment. Comme elle l'avait expliqué à ses parents lors de ses vacances chez eux, elle voulait croquer les audiences pénales et travailler dans un journal pour illustrer les articles des journalistes. C'est pourquoi, au cours de ses études, elle avait assisté à plusieurs procès afin de s'imprégner de l'ambiance et des lieux, d'étudier les différents angles de lumière suivant l'heure de la journée. Elle avait fait plusieurs esquisses qui, sans fausse modestie, étaient plus que correctes.

— Mam'zelle ?

Les affaires qu'elle avait vues au tribunal lui revenaient en mémoire. Il y avait cet homme d'une vingtaine d'années...

— Mam'zelle, si vous commandez pas, vous sortez de la file, c'est pas plus compliqué qu'ça ! s'écria le vendeur de bagels.

Emma leva les yeux et sortit de ses rêveries brusquement. Elle releva la tête, la bouche ouverte et les yeux dans le vague.

« Côté sexy, je peux repasser », réalisa-t-elle soudainement.

Elle reprit aussitôt contenance :

— Excusez-moi, euh... oui, bonjour, je voudrais un bagel fourré fraise et un grand café noir, s'il vous plaît.

— Une fraise et un grand noir pour la d'moiselle. Ça fera cinq dollars cinquante, ma p'tite... Serviette ?

— Je vous demande pardon ? répondit-elle, surprise.

— Cinq dollars et cinquante cents, mam'zelle... Et vous voulez une serviette pour pas tacher vot' tailleur ?

— Euh, oui, pardon.

Elle tendit un billet de dix, prit sa monnaie, sa commande, deux sachets de sucre roux en poudre et sortit de la file.

Il s'en fallut de peu qu'elle ne heurte un homme d'une quarantaine d'années, tellement pressé qu'il ne regardait pas où il allait (typiquement le genre de personne qui vous rentrait dedans et qui, après, vous demandait de vous excuser).

— Vous ne pourriez pas faire attention, non ! C'est un monde, ça ! éructa-t-il, la bouche tordue et le visage congestionné par la colère tout en effectuant un pas de côté pour éviter d'être éclaboussé par le café brûlant.

— Excusez-moi, mais vous ne regardiez pas devant vous non plus ! répliqua-t-elle, piquée au vif.

— Ben voyons, ça va être ma faute en plus ! J'ai un rendez-vous extrêmement urgent et je n'ai pas le temps d'écouter les balivernes d'une bonne femme !

Sur ce, il tourna les talons et s'éloigna, disparaissant rapidement au milieu de la cohue matinale.

— Passez une bonne journée vous aussi ! cria-t-elle à son dos.

Les quelques personnes qui avaient été témoins de la scène sourirent de la réaction d'Emma, d'autres déplorèrent le manque d'éducation de certains messieurs.

Elle sourit, respira un grand coup et murmura :

— Ah... New York !...

Puis, elle alla s'asseoir sur un banc faisant face à la porte du building. Elle croqua avec gourmandise dans son bagel tout en vérifiant sa montre d'un œil. Huit heures cinquante... Plus que dix minutes et elle serait fixée.

M. Walson

Le bureau de la secrétaire de M. Walson était petit, mais fonctionnel. Au centre de la pièce, un canapé deux places beige faisait face à une table basse en verre et métal argenté, sur laquelle reposaient quelques exemplaires du *New York Times* du jour ainsi que différents magazines d'actualités. Des tableaux de nature morte décoraient les murs, et un rapide coup d'œil permit à Emma de voir qu'il s'agissait de toiles certes aux teintes agréables, mais peintes par quelqu'un au talent incertain. Sur la droite, une lampe sur pied recouverte d'un abat-jour crème diffusait une lumière douce et chaleureuse. Face à la porte, une grande baie vitrée laissait entrer la lumière matinale à travers les stores vénitiens, et à gauche se trouvait un bureau simple, mais de belle facture, en pin massif sur lequel trônait un ordinateur dernier cri, assorti d'un écran vingt pouces. Face au clavier, tapant frénétiquement sur les touches, Mlle Grey, munie d'un casque téléphonique Bluetooth, prenait des notes au fil de sa conversation, hochant la tête à intervalles réguliers et souriant en ponctuant ses phrases.

Emma frappa deux légers coups au chambranle de la porte et s'avança d'un pas.

La secrétaire lui fit signe de prendre place sur le canapé et, après quelques minutes, mit fin à son activité.

— Bonjour, je suis Sophie Grey, l'assistante personnelle

de monsieur Walson. Vous devez être Emma Smith, dit-elle en faisant, la main tendue, le tour de son bureau.

— Oui, c'est bien moi, répondit-elle tout en lui serrant la main. Je suis venue pour postuler au sein de l'équipe des illustrateurs.

— Monsieur Walson m'a avertie qu'il aurait quelques minutes de retard. J'espère que vous n'aviez rien de prévu pour la matinée, car, lorsqu'il mène un entretien, cela peut durer de quelques instants à plus d'une heure. Tout dépend de la façon dont vous allez vous « vendre ». Mais n'ayez crainte, il devrait être dans un de ses bons jours. Désirez-vous un café ou un verre d'eau ?

— Je vous remercie, mais je n'ai besoin de rien.

— Dans ce cas, je vais faire une copie de votre book, ainsi que de vos lettres de recommandation. Je serai revenue dans un instant.

Emma lui tendit les documents demandés et, regardant Mlle Grey s'éloigner dans le couloir, elle se fit la réflexion que cette femme était particulièrement détendue et professionnelle. Elle décida que c'était bon signe : M. Walson ne pouvait être l'ogre qu'on lui avait dépeint au vu de l'attitude de sa secrétaire. Le téléphone se mit à sonner, et le répondeur se déclencha dès la seconde sonnerie. Une voix masculine se fit entendre après le message d'usage : « Sophie, c'est Carl. Je suis sur le point d'arriver. Préparez-moi le dossier de la nouvelle qui doit venir ce matin, une Emma quelque chose, et n'oubliez pas mon café ! Ah ! et une dernière chose : décalez la réunion avec Antoine, avancez-la d'une heure. Je viens de voir son dernier dossier et il est hors de question, vous m'entendez bien, hors de question que je laisse publier un tel ramassis de conneries ! » Il ponctua sa phrase d'un furieux coup de klaxon et raccrocha.

Ladite Sophie, ayant entendu depuis le couloir une partie du message, arriva sur ces entrefaites et, voyant la mine déconfite d'Emma, la rassura d'un sourire.

— C'est un homme assez bourru, mais très pro. Ne vous en faites pas, tout devrait bien se passer.

- Et dans le cas contraire ? demanda Emma.
- Eh bien, disons que vous serez fixée assez vite...
- Vous avez raison, je me sens beaucoup mieux, ironisa-t-elle.

La porte s'ouvrit à la volée, et le seigneur des lieux fit son entrée. Il se dirigea directement vers Sophie, la salua brièvement, prit le dossier qu'elle lui tendait, les messages téléphoniques qu'il avait reçus et, se tournant vers Emma, lui fit signe du menton de le suivre.

Elle attrapa son sac ainsi que son book et hésita un quart de seconde entre prendre ses jambes à son cou ou lui obéir... Elle opta pour la seconde solution.

— Asseyez-vous et voyons ce que nous avons là..., annonça-t-il en préambule tout en refermant la porte derrière elle.

Elle s'installa dans l'un des deux fauteuils qui faisaient face au bureau en merisier et attendit qu'il prenne connaissance des copies de son book et de ses lettres. Les minutes passèrent. M. Walson ne laissait rien transparaître de ce qu'il pensait. Il émettait cependant quelques « Mmmmm... » et « Oui..., pourquoi pas... »

Emma en profita pour jeter un œil autour d'elle. Les murs étaient clairs, avec des boiseries légèrement plus foncées.

Des diplômes ainsi que des coupures de presse étaient encadrés et accrochés à intervalles réguliers entre des bibliothèques bien fournies. Des appliques en verre dépoli mettaient en valeur des tableaux de la même série que ceux dans le bureau précédent.

M. Walson suivit son regard.

— Vous vous intéressez à mes toiles, mademoiselle Smith ? lança-t-il tout en se replongeant dans les croquis et en prenant quelques notes.

— Elles sont du même artiste que celles exposées dans le bureau de votre secrétaire ?

— Exactement, et je ne suis pas peu fier : elles sont de moi ! Dès que j'ai un peu de temps, je prends le pinceau et je laisse libre cours à ma créativité... Une pomme, deux bananes, une poignée de fraises et le tour est joué !

— Oui, bien entendu, répondit-elle poliment tout en pensant que la « recette » qu'il venait de lui donner ferait un parfait smoothie.

Elle esquissa un sourire qu'elle dissimula vite.

— Bien, je crois que j'ai vu l'essentiel... Parlez-moi de vous. Que voulez-vous, qu'attendez-vous, d'où venez-vous, pourquoi le *New York Times* ? Ce genre de choses. Soyez brève, mais impressionnez-moi !

— Eh bien, j'ai fait mes études aux Beaux-Arts, je suis sortie dans les dix premiers, j'ai toujours été passionnée par les affaires criminelles, car mon père est avocat pénaliste. Je vis à New York et j'ai toujours rêvé de travailler pour votre journal. Petite, déjà, je le lisais par-dessus l'épaule de mon père tous les matins pendant le petit-déjeuner et...

— C'est bien beau tout ça, mais... Oh ! je vois que vous connaissez John Redmond... Comment va-t-il ?

— Je dirais que les choses vont bien pour lui. D'ailleurs, dans sa lettre de recommandation, il vous a adressé un message personnel.

— Effectivement, dit-il en saisissant le document. Il indique que, si je ne vous prends pas, il refusera de me laisser gagner au squash ! Dire que notre dernière partie remonte à au moins quinze ans... C'est un homme dur en affaires ! dit-il.

Il se laissa aller à rire de bon cœur en se renversant dans son fauteuil en cuir noir et en croisant les jambes sur son bureau.

Sophie leva les yeux de son écran et s'étonna d'entendre Carl rire ainsi. Ce n'était pas dans ses habitudes ; cette fille devait sortir de l'ordinaire !

— J'n'ai pas rêvé ? Le grincheux a un fou rire ? lui lança Carter, de l'iconographie, jeune mâle trentenaire, arrogant, dont la petite taille était inversement proportionnelle à celle de son ego et qui poursuivait de ses faveurs la jolie Sophie ainsi qu'une dizaine d'autres femmes de l'immeuble.

— Non, tu n'as pas rêvé. Il est en entretien avec une possible recrue.

— Elle est comment ? demanda-t-il.

— Mignonne, la vingtaine, rousse, yeux verts, un peu plus grande que toi. Cela dit, ce n'est pas bien difficile !

— Toujours le mot pour rire à ce que je vois. Inutile d'être désagréable !

— Tu voulais autre chose ? Le voir peut-être ?

— Oui, mais ça pourra attendre. C'est à propos d'Antoine et...

— Il est déjà au courant. Maintenant, file. J'ai du boulot et je ne voudrais pas gâcher sa bonne humeur en prenant du retard.

Sur ces belles paroles, elle le congédia et referma la porte derrière lui.

— Alors, dites-moi, Emma... Je peux vous appeler Emma ? reprit Carl. Comment avez-vous fait la connaissance de John ?

— Eh bien, c'est une longue histoire, je le crains...

Carl se redressa et actionna l'interphone avec lequel il communiquait avec Sophie.

— Ma belle, annulez Antoine. Je le verrai plus tard finalement et, s'il ne peut pas, dites-lui qu'il est viré !

Sophie répondit qu'elle s'en occupait dans l'instant.

— Voilà, j'ai tout mon temps maintenant. Racontez-moi tout...